

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Quotidienne. En An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS... \$9.00 \$4.50 \$2.25 \$0.75 POUR L'ETRANGER... \$12.15 \$6.10 \$3.05 \$1.05

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Hebdomadaire. En An. 6 Mois. 4 Mois. 3 Mois. POUR LES ETATS-UNIS... \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75 POUR L'ETRANGER... \$4.00 \$2.00 \$1.35 \$1.00



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRAIRE

PRO ARIS ET FOUCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 30 NOVEMBRE 1912

86ème Année

LA VIE A PARIS.

Un coup de pistolet parmi les coups de canon. Les corps de corps ne suffisent pas à intéresser l'attention publique; il y faut encore ajouter l'assassinat. Quelqu'un rappellerait volontiers, il est vrai, le mot tragique d'Alfred de Vigny: "Sait-on de combien d'assassinats se compose une bataille?" Mais lorsqu'un homme tombe, tué par un meurtrier, et que cet homme est puissant, illustre et utile, la pitié qui s'étend sur des milliers de morts se concentre sur ce cadavre qu'on emporte, et l'émotion des foules salue la victime unique, comme, la nuit, les martyrs de la terreur. "Evohé, Browning est roi!" Ce ne sont pas seulement les hommes politiques qu'il prend pour cibles. Il s'attaque au passant, au flâneur, au touriste. On aura beau faire des lois contre les assassins, l'armée du mal continuera à mobiliser et les bandes succèdent aux bandes, les voyageurs en automobile ayant mis l'occasion à la portée des voleurs de grand chemin. J'ai signé l'autre jour avec plaisir la pétition en faveur du numérage des routes. Je signerais plus volontiers une pétition en faveur de leur sécurité. Les "chauffeurs", au temps du Directoire, arrêtaient les malles postales, les "compagnons de Jehu" détonnaient les diligences; les "bonnetiers" fusillaient les autos. Dans les bois des Bruyères, au joli nom des promeneurs sont, près de Sevres, attaqués dans leur voiture. La bataille continue entre les braves gens et les autres; et le revolver fait autant parler de lui que les canons l'ont.

Paris, 29 novembre 1825. "Mon cher Villiers, votre lettre a couru après moi de la ville à la campagne et de la campagne à la ville où je suis enfin revenu. Le service que vous me demandez n'est pas de chose, et cependant il est pas en mon pouvoir de vous le rendre. Je ne suis plus rien au "Journal de Paris". J'ai vendu mon action depuis sept ans, au prix de ce qu'elle m'avait coûté par parenthèse, et n'ai plus de commun avec lui que des opinions politiques qui ne l'intéressent pas plus que moi. Je ne puis donc satisfaire votre curiosité de solitaire et vous mettre à même de suivre les débats de l'horrible procès qui va s'ouvrir au Luxembourg. "Quels hommes que ce Fieschi et ce Lacenaire que la cour d'assises vient de juger! Ils nous font concevoir Erostrate. Les mauvaises passions n'ont plus de frein dès que la crainte de l'échafaud disparaît, dès qu'on raisonne le crime, qu'on en discute le principe et que le criminel y voit seulement un jeu où il met sa fête faite d'argent. Ce premier pas une fois franchi, ce jeu-là étant accompagné de périls, grâce à notre penchant d'admirer les hommes qui bravent la mort en face, le crime en est venu à avoir sa vanité. Nous l'avons même dans les grands seigneurs, elle s'est réfugiée dans la canaille, attendu que France et vanité ne peuvent pas faire divorce. Et puis la manie de la publicité! L'assassin, le voleur ont leurs portraits exposés en plein vent. La "Gazette des Tribunaux", toutes les gazettes recueillent leurs faits et gestes. Le public devore cette lecture, s'arrête devant ces dégoûtantes images sans horreur. J'ai vu pendant un mois le maréchal Mettier et Fieschi en regard l'un de l'autre à la porte de tous les marchands d'estampes. "Ajoutez à cela la pièce de "Robert Macaire", de la "Tour de Nesle", et autres chefs-d'œuvre de l'époque, et soyez étonné que la morale publique ne soit qu'un vain mot. Adieu! Je dis comme Louis XV: "Cela durera autant que moi."—Tout à vous: VIENNET.

Paris, 29 novembre 1825. "Mon cher Villiers, votre lettre a couru après moi de la ville à la campagne et de la campagne à la ville où je suis enfin revenu. Le service que vous me demandez n'est pas de chose, et cependant il est pas en mon pouvoir de vous le rendre. Je ne suis plus rien au "Journal de Paris". J'ai vendu mon action depuis sept ans, au prix de ce qu'elle m'avait coûté par parenthèse, et n'ai plus de commun avec lui que des opinions politiques qui ne l'intéressent pas plus que moi. Je ne puis donc satisfaire votre curiosité de solitaire et vous mettre à même de suivre les débats de l'horrible procès qui va s'ouvrir au Luxembourg. "Quels hommes que ce Fieschi et ce Lacenaire que la cour d'assises vient de juger! Ils nous font concevoir Erostrate. Les mauvaises passions n'ont plus de frein dès que la crainte de l'échafaud disparaît, dès qu'on raisonne le crime, qu'on en discute le principe et que le criminel y voit seulement un jeu où il met sa fête faite d'argent. Ce premier pas une fois franchi, ce jeu-là étant accompagné de périls, grâce à notre penchant d'admirer les hommes qui bravent la mort en face, le crime en est venu à avoir sa vanité. Nous l'avons même dans les grands seigneurs, elle s'est réfugiée dans la canaille, attendu que France et vanité ne peuvent pas faire divorce. Et puis la manie de la publicité! L'assassin, le voleur ont leurs portraits exposés en plein vent. La "Gazette des Tribunaux", toutes les gazettes recueillent leurs faits et gestes. Le public devore cette lecture, s'arrête devant ces dégoûtantes images sans horreur. J'ai vu pendant un mois le maréchal Mettier et Fieschi en regard l'un de l'autre à la porte de tous les marchands d'estampes. "Ajoutez à cela la pièce de "Robert Macaire", de la "Tour de Nesle", et autres chefs-d'œuvre de l'époque, et soyez étonné que la morale publique ne soit qu'un vain mot. Adieu! Je dis comme Louis XV: "Cela durera autant que moi."—Tout à vous: VIENNET.

BALKANS. Londres, 29 novembre — L'investissement d'Andrinople se resserre chaque jour davantage. Les tranchées Bulgares ne sont plus qu'à 100 yards de la ville et les consuls étrangers ont hissé leurs pavillons afin de protéger leurs maisons des boulets Bulgares. Deux divisions turques ont rendu les armes. La garnison qui défend la ville est réduite de moitié et souffre de la famine. Les négociations pour la paix sont retardées par l'attente de Osman Nizami Pacha qui a eu de longues conférences avec le ministre Autrichien des affaires étrangères et le roi Charles de Roumanie. Un homme d'Etat Bulgare a dit que l'armée qui entoure Constantinople va recevoir un renfort de 90,000 hommes. Quand toutes les forces alliées seront réunies, un effort sera tenté pour s'emparer de la Capitale Turque à tout prix. L'occupation par la Serbie du port de Durazzo sur l'Adriatique a ramené les craintes d'un conflit entre ce pays et l'Autriche-Hongrie. Les Serbes mobilisent toutes leurs réserves afin de protéger leur frontière du Nord. L'Autriche-Hongrie est également sous les armes, et la Russie se prépare activement. Les Allemands résidant à l'étranger auraient reçu l'ordre de se tenir prêts à répondre à un appel de mobilisation. L'horizon politique en Europe est bien sombre.

DEPECHE AMERICAINES. L'argent ne fait pas le bonheur. New York, 29 novembre — Mme Sarah Druckerman, femme d'un riche négociant s'est suicidée hier matin dans sa demeure, située 212 East Broadway, en buvant de l'acide carbonique. La vie lui était devenue insupportable par la continuelle absence d'un mari plus assoiffé d'argent et absorbé par les affaires que sensible à l'affection de sa femme. M. Druckerman entra, il y a quelques années comme petit employé au service d'un libraire, 50 rue du Canal; il fit si bien que bientôt il gagna la confiance de son patron et fut intéressé dans ses affaires. Plus tard il devint le seul propriétaire de la maison. Dès lors il voua ses jours et ses nuits à son commerce, l'agrandissant de plus en plus. Il y a quelques semaines Druckerman réussit à se procurer la représentation d'une grande maison Russe. Sa fortune s'entassa doublement. Mais au fur et à mesure qu'il s'enrichit, sa femme devint triste. Le succès des affaires ne la consolait pas ni la dédomageait de la privation d'affection de son mari. Elle le supplia journellement de se consacrer un peu plus à sa famille disant qu'elle préférait mourir que de se voir obligée de vivre seule. Le mari lui rit à la figure et travailla pire que jamais. Hier matin il fut éveillé en sursaut par des cris perçants provenant de la chambre de sa femme. Il s'y précipita et trouva sa malheureuse épouse mourante sur son lit. Elle venait d'avaler le contenu d'un flacon d'acide carbonique, et expira avant l'arrivée du médecin demandé en hâte. Druckerman disparut à l'apparition du médecin et du détective Hallahan. On ne la plus revu.